

# LA MORT DU VIEUX BERGER

CONTE DE JEAN DUROC

Dieu, que la montée lui paraissait pénible!  
C'était à l'époque où, la neige s'étant presque complètement retirée de la montagne, les gazons maigres ont reverdi dans les alpages les plus élevés, là où le gros bétail ne monte jamais. Et là-haut, plus haut que la ligne d'arrêt des sapins bleus, tout au sommet, il devait conduire son troupeau de moutons à la toison grise, aidé de son chien, le brave Maraud.

Lui s'appelait Jacques. Il allait compter soixante-trois ans à l'automne. Une main noueuse caressait souvent une longue barbe cendrée, tachée de brun à l'endroit où pendait invariablement sa pipe courbe. Il portait un chapeau noir tout bosselé à larges ailes, et sa houppelande jetée sur ses épaules et retenue sous le menton par une courte chaîne de laiton, flottait à gauche et à droite, au rythme de son pas. On l'eût dit revenu sans détour de la crèche de Noël, tant il ressemblait à ce vieux berger que l'on voit à la messe de minuit, le genou fléchi à l'entrée de la grotte! Il était plein de charme dans son langage tout fleuri de surprises, d'images inattendues et pittoresques, — un langage fait d'une poésie simple que possèdent seuls ceux qui vivent en permanent contact avec la nature — avec un accent un peu chantant qui n'est pas celui des gens de chez nous. Il était venu de je ne sais où, étant arrivé au pays depuis quelques années seulement. Et dès lors, chaque printemps, les habitants de la vallée le voyaient monter à la tête de son nombreux troupeau. Les paysans disaient simplement, en leur patois:

— Voici Jacques qui monte avec ses moutons!  
Et c'était une joie pour tous, pour les enfants surtout qui se bousculaient en criant, d'apercevoir au détour du chemin, la silhouette singulière du vieux berger et, derrière lui, pressée entre les deux haies vives, la mer bruyante de ses deux cents moutons. Que de mê! mê! fallait-il entendre! Et quelle poussière grise fouettée par cette multitude de petits pieds agiles! La route sinueuse entière avait l'air d'avancer en bêlant!

\* \* \*

Cette année-là, chacun remarqua que Jacques n'était plus si alerte qu'auparavant, ayant perdu cette jeunesse que malgré son âge il avait conservée jusqu'au printemps dernier. Sa canne ferrée ne frappait plus si nerveusement les cailloux du chemin. Et toujours, il regardait le sol, ne relevant ses paupières lourdes que pour surveiller ses moutons folâtres ou pour saluer les armailis qu'il rencontrait sur son passage.

— Jacques se fait vieux, murmuraient les paysans en hochant la tête. Et quand il dut grimper le raidillon humide qui, traversant la forêt, atteint la vallée d'en haut, il crut que ses forces allaient l'abandonner. Il marchait lentement, péniblement, et à chaque pas cette douleur, là où le cœur, le poignardait. Allait-il pouvoir monter jusqu'au sommet? Il avait parcouru la montagne en tous sens, il avait escaladé les plus hautes pointes de rocher sans aucun vertige, sans aucune faiblesse. Et combien de fois avait-il bravé le danger, aussi bien de nuit que de jour pour sauver des moutons insoucians descendus trop bas sur les « bacs » gazonnés au nord de la cime? Et là, sur ce chemin où les troupeaux de vaches peuvent passer, devrait-il s'arrêter? En lui, sa fierté se révoltait. Il eût désiré mourir sur place.

Mais derrière lui, ce n'était plus un troupeau de moutons, de brebis et d'agneaux marquant dans la terre brune leurs petits sabots fendus. C'était un torrent tumultueux qui, ayant rebroussé son cours, remontait vers le sommet, poussant de ses mille petites vagues rondes, le pauvre vieux berger vers la montagne. Maraud aboyait, chassant de gauche et de droite.

Autrefois, d'un seul geste de sa main, d'un seul coup de sifflet, toute la troupe fantasque mais sage s'arrêtait, têtes levées, comme une infanterie bien disciplinée. Mais maintenant, avaient-ils senti la faiblesse du chef? Voici qu'ils se mettaient à cogner de leurs fronts bombés et volontaires dans l'air frais pour s'ouvrir le chemin de l'alpage. Et Jacques n'avait qu'à se laisser pousser, à monter sans arrêt, chancelant sur les pierres irrégulières, longeant des précipices et des ravins desséchés à sa gauche, tendant pour apaiser sa soif sa main droite arrondie sous les petites cascades tombant du rocher.

Le pauvre Jacques était fatigué comme il ne le fut jamais. Sa vie de berger dans la montagne aride lui paraissait lourde à supporter. Il sentit tout à coup qu'il était devenu vieux, très vieux. Il regarda sa main de vieillard et lentement la passa sur son front ridé et le long de sa barbe. Son pas n'était plus assuré. Sa pipe tremblait dans sa main. Il cracha devant lui sur le chemin.

— Soixante-trois ans! Comme je suis devenu vieux! murmura-t-il dans le bruit confus du troupeau montant.

Alors il comprit que cette montée à l'alpage du Cheval-Blanc serait pour lui sa dernière montée.

\* \* \*

Mais voici que subitement le soleil vint à sa rencontre entre les arbres. Les sapins tordus s'écartaient, à gauche vers la gorge du torrent, à droite vers la montagne. Les moutons marchaient plus vite; lui pressait le pas et, sans avoir compté tous les lacets du chemin sous la forêt, il avait atteint l'entrée de la vallée perdue, là où l'herbe est abondante et parfumée, que paissent les troupeaux de vaches noires ou rousses. Il se découvrit et se signa devant le petit oratoire de la Vierge fixé au

tronc moussu du dernier sapin de la forêt. Il vit que le grillage était tombé et que les armailis n'y avaient point encore déposé de « belle étoile ».

En face de lui, très proche, comme s'il eût pu la toucher de sa main, la montagne rocheuse pointait ses pics vers le ciel. Jamais elle ne lui avait paru si belle. Le soleil du soir la teintait d'argent, d'or, de rose puis de pourpre. Coquette et séduisante, la montagne se parait comme pour une fête. Elle semblait appeler le vieux berger et dans le ciel profond et sans tache, quelques grands oiseaux planaient majestueusement.

Le torrent qui baigne le pied des parois abruptes murmurait: Monte, berger! Monte!

La bise chantait dans les aiguilles des sapins: Plus haut, berger! Plus haut!

Un armaili, à la porte du premier chalet, ses mains en porte-voix, hélait: Aliauba! Aliauba!

C'était pour son bétail à lui. Mais dans l'âme du vieux berger, tous ces appels, tous ces murmures, toutes ces voix se mêlaient.

Toute chose parlait à son cœur, et même les cloches claires des vaches parsemées dans le pâturage sonnaient: Hardi, berger! Hardi!

Maraud ne disait plus rien, la langue pendante.

La montagne appelait son enfant vers elle, la montagne étalait à son regard ébloui tous ses charmes terribles et, pour un initié comme Jacques, irrésistibles. Elle était vivante, ce soir-là, et elle lui tendait ses bras tout brunis de soleil pour l'atteindre. Le vieux berger la comprenait. Elle était pour lui sa plus fidèle amie.

— Tu seras mon tombeau, murmura-t-il en manière de salutation.

Il s'arrêta pour l'admirer un instant, puis se remit en marche. Peu à peu sa fatigue le quittait. Sa canne à pointe d'acier frappait comme autrefois la pierre chaude. A sa droite, le sentier qui devait le conduire



## A MONSIEUR LE CHANOINE JOSEPH BOVET

au sommet serpentait à travers les pâturages. Il monta.

Les voix de la montagne sonnaient encore à ses oreilles. Il les entendait distinctement et les écoutait avec la plus profonde attention, presque fasciné, si bien qu'il en oubliait son troupeau qui, massé plus que de coutume derrière lui, suivait. Les bêlements étaient subitement devenus plus sonores, avec je ne sais quel frémissement de crainte. Les moutons sentaient subitement devenus plus mystère qui les angossait. Jacques fut arraché de son rêve par les gémissements répétés et plaintifs d'une brebis pleine. Il vit toutes les têtes des moutons levées et leurs yeux dilatés et fixés sur lui. Il regarda au ciel. Aucun danger ne menaçait son troupeau. Mais il comprit: Ils ont sûrement entendu les voix de la montagne! pensa-t-il. Il se mit à appeler ses moutons pour les apaiser:

— Bélon! Bélon! Bélon! Holliè! Holliè!... Piti! Piti! Piti! Holliè! Bélon! Bélon!

C'était presque un chant, et il tira quelques poignées de sel de sa poche pour les distribuer à ceux qui étaient tout proches de lui. Les moutons répondaient par des Mè! Mè! très longs et leurs bêlements toujours plus frémissants étaient répétés par les parois de rocher. S'ils avaient léché avidement la main de leur berger, aucun ne prenait garde aux touffes d'herbe parfumée à gauche et à droite du sentier. Ils suivaient, inquiets, comme s'ils pressentaient un malheur.

Le sel n'avait servi qu'à une accalmie de quelques secondes. Ils serpentèrent longtemps encore dans l'ombre du soir tombant, cachés de temps à autre sous les basses ramures de quelque vieux sapin isolé. A chaque haie de bois ou de pierres, le troupeau se resserrait, s'éclaircissait puis se regroupait au pâturage suivant. Bientôt il n'y eut plus devant eux que l'alpage du Cheval-Blanc, tout arrondi, sans aucune forêt, et coupé çà et là par un ravin rocheux et desséché.

Mais Jacques ne s'arrêtait pas. Il montait encore, toujours plus haut, toujours plus près du ciel où la montagne l'appelait. Les deux cents moutons suivaient. Le chien marchait devant maintenant, la tête basse.

Ils passèrent devant le chalet couvert de bardeaux et bien connu. Ils avaient coutume de s'y arrêter pour boire l'eau fraîche d'un bassin creusé dans un tronc moussu. Les moutons avaient soif. Ils avaient de nouveau levé la tête. Mais non, le berger ne s'arrêtait point. Il montait toujours, baissant le front sous son chapeau noir. C'était bien lui maintenant le chef qui conduisait le troupeau. Son soulier clouté grinçait régulièrement sur le sentier pierreux. Mais la montagne s'était emparé du vieux berger et le dirigeait toujours plus haut.

Et de lacet en lacet, passant de dos d'âne en dos d'âne, enfin Jacques atteignit le sommet. Il était monté du côté de l'ombre et apparaissait aux derniers rayons roses du soleil, silhouette noire découpée bizarrement dans le ciel.

Il lui semblait n'avoir jamais vu l'alpe de Gruyère.

A l'occident, derrière la ligne bleue du Jura, le soleil étendait son manteau de pourpre. Jacques pouvait le regarder sans en être ébloui. Plus haut que l'horizon, quelques nuages sanglants se roulaient lentement, presque immobiles. Les montagnes peu à peu s'enfonçaient dans l'ombre. Leurs cimes seulement brillaient encore d'un éclat flamboyant et chaud. Sur une roche élevée, une croix semblait flotter dans le ciel. De la vallée du Gros-Mont, la nuit violette montait à l'assaut des sommets, le long des arêtes déchiquetées et des forêts de sapins. Sur le dos du Bourgoz, le chalet de Vacheresse fumait.

Jacques tourna le dos au couchant, ayant jeté un regard circulaire sur les montagnes roses, s'arrêtant un instant sur Brenlaire et Folliéran, le Maléson, la Dent de Lys, le Vanil Noir, la Dent de Bimis penchée sur le val des Morteys. Il avait alors devant lui toute la chaîne dentelée des Gastlosen et il lui sembla qu'il ne l'avait jamais vue.

Centrant, s'étant assis sur sa houppelande jetée à terre, pendant qu'il remplissait sa pipe en quelques gestes précis et automatiques, il se remémorait les noms de chaque pointe qui en face de lui se dressait. Il les retrouvait sans peine, comme ceux de toutes les vieilles amitiés. Il les montrait les unes après les autres avec sa canne ferrée, comme s'il eût voulu donner une dernière leçon à ses ouailles. C'était Savigny droite et régulière comme la façade blanche d'une ferme de chez nous, Ruth assise sur son canapé, le Capucin pensif, l'Amelier, la Wandfluh construite de rocailles désordonnées, les grandes et les petites Sattel avec le Chat dressant ses deux oreilles et le Grenadier impassible auquel Jacques fit un signe de la tête; enfin, à l'autre extrémité, comme les trois Charites, les trois Pucelles immobiles. Il les reconnaissait toutes et à toutes, il disait bonsoir.

Mais ce soir-là, dans la lumière tombante, elles avaient toutes un visage nouveau, plus jeune, plus frais, plus souriant qu'à l'ordinaire. Entre chacune, Jacques voyait briller les glaciers de l'Oberland bernois, comme un écran argenté. La montagne lui parlait encore, mais sa voix s'était faite plus douce, brise chantante, mugissement lointain des torrents, tintements clairs de clochettes espacées. Les moutons, eux, bêlaient toujours sans brouter l'herbe, serrés en rond autour du sommet, et les rochers d'en face renvoyaient les mêmes échos.

Quand le froid monta de la vallée chargée d'ombre et de nuit, Jacques voulut se lever. Il siffla ses moutons qui s'avancèrent, les oreilles pointées vers lui. Il planta sa canne tout près de lui, posa ses deux poings à terre, se pencha en avant, mais voilà qu'il ne put ramener à lui ses jambes allongées vers la pente. Il demeura stupéfait, immobile. Il essaya une seconde fois de se dresser. Ce fut en vain. Alors, du coup, il comprit. La montagne l'avait attiré à elle, l'avait conduit jusqu'au sommet au lieu de le laisser au chalet comme de coutume, là, à cinq cents mètres plus bas, dans ce creux qu'il ne pouvait voir. Elle l'avait saisi traîtreusement et il sut qu'elle ne l'abandonnerait plus jamais. Maraud se remit à aboyer furieusement.

Il voulut appeler. La montagne impérieuse, la montagne terrible étouffa sa voix.

Seul, l'écho des rochers répondit:

— Berger, berger! Tu n'entendras plus jamais les cloches de ton village!

Jacques fit encore un suprême effort pour se lever et rentrer au chalet. Ses jambes n'obéissaient plus. Un frisson de glace courut le long de son corps, des pieds jusqu'à la tête. Le vieux berger trembla.

Et alors, tout se troubla en lui et autour de lui. Le soleil plongea dans l'abîme, tout au fond, à l'occident. Les roses des sommets se fanèrent et les rochers passèrent de la grisaille au violacé. La nuit baignait toute la montagne. Les formes sombres des monts devinrent irréelles, comme dans un cauchemar. Des voix jaillissaient de partout, lugubres.

Sournoisement les sommets se rapprochaient de Jacques et de son troupeau: un rempart de piques noires devant lui, les Gastlosen, et derrière lui les deux fières sentinelles, Brenlaire et Folliéran.

Jacques aurait voulu hurler de frayeur. Mais il était pétrifié, son chien fidèle couché à ses pieds.

Le Vanil Noir accourait dans la nuit, avec le mugissement du torrent. Les Bruns et la Spitzfluh s'accroupissaient dans les ténèbres pour mieux bondir. Le Bourgoz rampait vers lui, immense et terrifiant, son dard relevé comme un scorpion.

Le vieux berger impuissant tremblait de tous ses membres. Une sueur

(Suite page 24.)



froide perlait à son front. Jacques se coucha sur le dos afin d'échapper à son rêve et de ne pas assister à son emprisonnement.

La nuit se fit plus sombre dans la montagne. Les plus hauts glaciers s'étaient aussi éteints, les uns après les autres. Le ciel était nu et froid. Un vol de corbeaux souffleta l'air. Les moutons frissonnèrent et se rapprochèrent encore.

Une à une, Jacques vit naître les étoiles. Elles scintillaient jaunes, roses, verdâtres ou blanches. Il en chercha une, la plus grande pour fixer son dernier regard. Il se sentait engloutir vivant. Il demeura quelque temps encore dans cet état d'immobilité. La montagne ne lui parlait plus. Mais à ses oreilles bourdonnaient les bêlements effrayés et sinistres de ses deux cents moutons. Il voulut les regarder encore une fois. Il pencha la tête à gauche. Sa main glacée tendit de côté une poignée de sel, son bras se raidit. Puis ce fut tout.

Et dans un souffle que la montagne ne répéta point, Jacques, le vieux berger du Cheval-Blanc, fixant de nouveau l'étoile grande comme celle de l'Orient, murmura :

— Me voici, Seigneur Jésus, et voici mes moutons! Prenez ma main! Je suis un si vieux berger!

Au matin, les moutons dispersés bêlaient encore au sommet de la montagne. Maraud aboyait, le cou tendu vers les dernières étoiles.



Patrie suisse du 5 septembre 1942.

**On pourra comparer ce beau texte à celui-ci-dessous !**

## **Le berger du Planet**

C'était pour lui l'heure de partir, non pour la plaine ou pour quelque voyage dans une île lointaine, mais pour ce monde que l'on dit meilleur. Non pas que son existence ait été menacée en ces prochains jours, simplement que son état physique, en somme, n'était pas bon, et qu'il avait en lui cette prescience qu'il ne ferait plus de vieux os ici bas. Il aurait pu s'apitoyer sur son sort, sur cette chienne d'existence qu'il avait eue, toujours dans les chalets l'été, et l'hiver à des petits boulots en plaine où à la Vallée, pour compléter un salaire de belle saison absolument minable, mais il ne le fit pas. En somme, cette fin, elle l'arrangeait. Car il se voyait dégrader plus de jour en jour, et cet état rachitique, comme il l'appelait, ne l'intéressait pas. Quand on ne peut plus aller normalement sur ses deux bonnes jambes, alors il vaut mieux partir. Voilà sa philosophie. Partir, et si possible dans de bonnes conditions, non dans un hôpital où l'on vous donne du Monsieur Péclard à tour de bras juste avant de vous mettre en caisse et de vous oublier. Définitivement.

Mourir donc. Pour lui seule possibilité envisageable, que cela soit dans un chalet. Quitte à aider un peu le destin, afin que les choses, elles s'accomplissent ainsi qu'il l'avait souhaité. On ne peut pas toujours remettre son existence à Dieu. Des fois, il faut changer la donne et juger soi-même de la situation et agir en conséquence. C'est ce qu'il estimait. D'ailleurs, à Dieu, lui, il n'y pensait pas beaucoup. Et pourtant quand il était dans ses chalets, il en avait la certitude, il y avait quelque chose là-haut. Ce n'était pas une protection, il n'en avait jamais reçu grand-chose, et même, quand il y réfléchissait bien, rien du tout, plutôt une grande force qui couronnait l'univers tout entier. Il la sentait mieux encore, cette grande force, lui, quand il découvrait des belles fleurs alors qu'il allait se promener sur son alpage. Car au contraire de la plupart de ses collègues, les fleurs, lui, non seulement il les connaissait, mais aussi il les aimait. Ainsi parfois se mettait-il à genoux sur le gazon pour mieux en découvrir les détails, la disposition des pétales, leur couleur, les étamines, et puis il appréciait quand il y a une abeille qui vient se poser dessus pour butiner. C'est la vie qu'il se disait, la vie intense et éternelle, qui se poursuivra toute pareille alors que moi je ne serai plus.

- J'ai servi à quoi, dans le fond, profitait-il souvent pour se demander. Et il se devait la vérité : à rien.

Non, il n'avait servi à rien, qu'à être berger dans l'un ou l'autre de ces alpages. Avec ces chalets que souvent il aimait et qu'il avait peine à quitter en fin de saison, quand l'automne vous tombe dessus et vous oblige à désertter les lieux. Alors il sentait quelque chose en lui se briser, là, près du cœur, et si c'avait été sa dernière saison, qu'il se disait. Oui, sa dernière saison. Et puis aussi il savait parfois qu'il ne remonterait plus sur telle ou telle montagne à laquelle il s'était attaché, parce que l'équipe ne l'avait pas satisfait, avec

quelques sales gueules qu'il ne pouvait pas piffer, et c'était réciproque, ou parce que le patron ne voulait plus de lui, trouvant peut-être qu'il ne rendait pas assez ou qu'il avait mauvais caractère. Bref, quand l'on veut vous bazarder, l'on trouve toujours des excuses.

Voilà le topo, le bazar, s'exprimait-il en son intérieur tourmenté. On passe, c'est pourquoi il ne faut pas envisager son existence comme un tout supérieur à celui des autres. On est dans la ligne, avec la même destinée. Donc, si je claque, moi, c'est sans importance par rapport au tout. Remplacé en vitesse. Car y en aura toujours assez, de ces pauvres types acceptant d'aller trimer sur ces alpages pour une bouchée de pain, de ces grands rêveurs parfois, qui ont quitté la ville pour aller garder des génisses au milieu des montagnes, complètement perdus parfois, avec à peine un chemin qui vous conduit au chalet.

Sa dernière saison. Et il savait maintenant où il voulait faire celle-ci. Il avait lu une annonce dans le journal de la région et avait pu découvrir que Louis Chevalley, amodiateur à Lussery, cherchait un berger pour le Planet, dans la région de Bassin, qu'il louait de la commune. Le Planet, il le connaissait pour y être allé s'y promener une ou deux fois. Il avait aimé le coin. Il avait même pensé tout au fond de lui, et même si ce n'était là qu'une image très vague dont peut-être il n'avait même pas eu conscience, que c'était là qu'il lui faudrait mourir, oui, ici, en ces lieux qu'il estimait hors du commun voire bénis, assis sur une planche devant le chalet, le dos au mur que le soleil du jour aurait chauffé, face à la plaine et avec au loin les Alpes françaises, avec ce superbe Mont-Blanc qu'il avait eu quelquefois en face de lui pendant toute une saison et qu'il aimait. C'était un peu comme si c'était sa montagne, le Mont-Blanc. Elle veillait sur le monde et sur lui. Il en était sûr, plus sûr qu'il y avait au-dessus ce Dieu si lointain et si peu décidé à vous donner un petit coup de pouce dans une saison pour vous faire passer toutes ces petites charogneries qui vous tombent dessus !

Donc le Planet. Il avait écrit. Il était allé trouver le patron après que celui-ci lui ait téléphoné. On s'était arrangé. Il commencerait là-bas un quinze mai, une bonne semaine pour arranger les clôtures et puis après ce serait la montée. Oh ! pas une montée bien féroce, puisqu'on vous amènerait tout le bétail en camion, mais une montée quand même, avec un petit repas pris dans la cuisine du chalet.

Il y serait chez lui. Et il y serait surtout seul et tranquille, puisque l'alpage a cette particularité d'être au sommet d'une sorte de colline, et que pour y accéder par la route, il faut grimper longtemps sur des pentes raides et entièrement couvertes de forêts. C'est très éloigné en somme des routes ordinaires. Et par en haut, l'alpage montant en pente douce en direction du levant, il n'y vient que peu de monde.

Il avait à s'occuper de quarante génisses. Pas une grande tâche, puisqu'il les laisserait dehors. Simplement les passer d'un parc à l'autre de temps en temps et veiller à ce qu'il y ait toujours de l'eau dans les bassins. Pour le reste, pas de fumier à sortir, pas de bêtes à attacher, la dolce vita. Cependant, on ne peut pas gagner sa paie sans rien faire. Aussi le patron l'avait-il prié de s'occuper à

couper les chardons, comme aussi les jeunes sapins qui poussaient trop nombreux en bordure de pâturage à cause de la présence de la grande forêt voisine. En plus, il devrait reboucher les trous de sangliers et épierrer une zone qu'on lui avait désignée. Des travaux en apparence rébarbatifs mais que lui il aimait. Il ferait tout à la pioche et à la brouette, puisqu'il n'avait aucun véhicule.

Et le voilà donc mis en place, Julien Péclard, originaire d'Orny, petit cousin du syndic de l'endroit avec lequel d'ailleurs il ne s'entendait pas. L'un était paysan et propriétaire d'un puissant domaine, l'autre n'était qu'un garde génisse qu'on pouvait négliger sans problème. Il ne comptait pas, tandis que l'autre, dans la commune, c'est lui qui commandait, et un seul mot contre sa politique, et vous étiez fiché à jamais sur sa liste noire. Des choses dites comme ça, qui n'ont aucune importance.

Et bien installé, car le chalet, malgré la vétusté de son extérieur, était confortable. Tout simple certes, mais il n'en demandait pas plus. Et voilà, la saison pouvait commencer. Il avait plu une partie du mois de juin. C'était sans conséquence. L'herbe poussait, le bétail se réfugiait sous les sapins, et lui, il pouvait rester plus souvent dans la bonne cuisine chaude à lire des bouquins sur les fleurs, et surtout à compulsurer une nouvelle fois ce qu'il considérait comme sa bible, la bible des alpages, le livre de Paul Hugger sur le Jura vaudois. Il ne s'ennuyait jamais. Il allait tous les jours contrôler son bétail, voir si le nombre y était, et puis si l'une ou l'autre des bêtes n'avait pas un problème quelconque. Si celui-ci était grave, ce qui arrivait de temps en temps, il avait charge aussitôt d'avertir le patron. Alors il descendait à un autre chalet où il y avait le téléphone et faisait sa commission. Le vétérinaire montait pendant la journée.

Mais ce qu'il aimait le mieux, dans cette vie de chalet, lui, c'était ce qu'il avait imaginé alors qu'il avait découvert l'endroit pour la première fois, être assis le soir sur une planche posée sur deux rondins mis debout tout contre le mur. Alors là, oui, il était bien, comme on l'a déjà dit, le dos appuyé contre le chaud du mur. Il avait soupé, simplement, pain et fromage, du thé ou du café au lait, parfois, pas toujours, il avait l'estomac un peu délicat. Il avait lavé et essuyé sa vaisselle, et puis il était sorti pour faire d'abord le tour de son « domicile », comme il disait. Il aimait à le voir ainsi, son chalet, dans la lumière déclinante du jour. Il en admirait les formes et les proportions. Il était reconnaissant à ceux qui l'avaient construit de ce qu'il l'ait fait si beau. Modeste certes dans ses proportions, juste ce qu'il faut pour un pâturage d'un port d'une quarantaine de génisses, mais parfait dans ses formes. Ah ! ils savaient construire dans le temps, d'une manière très simple, et surtout en employant les matériaux mis à dispositions, cailloux du pâturage et chaux que l'on avait faite quelque part sur ces montagnes. Le calcaire n'y manque pas, ni le bois non plus.

Il allait parfois voir une dernière fois ses génisses si elles n'étaient pas trop éloignées du chalet, qu'elles n'étaient pas remontées contre le haut où il faudrait alors faire trop de distance pour les retrouver. Mais simplement de les entendre par leurs clochettes, qu'elles faisaient parfois aller avec la régularité d'un

métronome quand elles pâturaient, tranquilles, lui suffisait. Et puis c'est alors qu'il s'asseyait sur le banc qu'il avait installé contre la muraille, tandis qu'auparavant il n'y avait rien, à croire que les bergers précédents ne savaient pas ce que c'est que la contemplation. Il aimait se mettre ainsi le dos contre le mur. Tout était paisible sur le pâturage. Et pour lui c'était son heure. Qu'il savourait minute par minute. Il fermait parfois les yeux, revoyant ce qu'il avait fait de sa journée, c'est-à-dire toujours la même chose, pas de quoi s'étaler là-dessus. Puis il regardait le paysage, le pâturage au premier plan, un cretson qui lui cachait le Pied du Jura, et puis au-delà les grandes montagnes, avec naturellement, quand la vue était claire et que le regard portait loin, ce Mont-Blanc dont on a déjà parlé.

Il était donc là et il était bien. Il irait tantôt se coucher, non sans avoir lu quelques pages du livre en cours, un policier ou un livre de botanique, cette discipline, on l'a vu, étant sa passion dominante. Il ne demandait rien d'autre à la vie, en somme, être tranquille. Bien, c'est relatif. Car il sentait peu à peu ses forces s'en aller, Julien Péclard, mais il ne l'avait pas dit à son patron, de peur que celui ne le remplace et ne l'envoie à l'hôpital. Alors il s'était tu. Il avait gardé ces choses en lui. Et les angoisses, car il en avait même qu'il savait que son heure était proche et que c'était sans importance, il les gardait aussi en lui. Comment partager ses craintes, surtout quand l'on est seul dans un chalet ? Mais malgré tout, malgré cette faiblesse, et cette certitude de s'en aller avant que la saison ne s'achève, il goûtait au temps présent, et surtout à ces douces soirées de la belle saison quand elles savent se donner. Car il faut en convenir, parfois le temps était exécration pendant une semaine ou dix jours, avec un de ces retours de froid, et une petite pluie fine qui vous glace vite jusqu'aux os. Et pendant tout ce temps-là il ne pouvait plus retrouver son banc. Il en souffrait quelque part, tout en restant néanmoins bien au chaud dans la cuisine où il lisait à la lueur de la lampe à gaz quand le temps était si bouché qu'il faisait déjà nuit au milieu du jour. On est bien, au chaud, dans le chalet, qu'il pleut et qu'on ne peut rien faire dehors.

Et voilà la saison qui se faisait. Pas d'avarage d'importance avec le bétail, une ou deux visites du patron, le passage de quelques promeneurs qui font la tournée des chalets, gros souliers de marche et sac au dos. Il leur communique volontiers ce qu'il sait.

Nouvelle soirée, un peu plus las que d'habitude, notre berger. Il faisait tiède. Il s'était assis tout comme d'habitude. Il avait mis sa tête entre les mains. Il fermait les yeux. Il goûtait à cette bonne et douce chaleur du soleil couchant, ce qu'il y a encore de mieux. Il fermait parfois les yeux pour ne les rouvrir que longtemps après. Et si c'était la dernière fois que je les ouvre, s'était-il dit à plusieurs reprises. Il lui semblait alors que ce soir le passage aurait été particulièrement facile. Il suffit de s'endormir et que l'on ne sente rien. S'endormir définitivement, il s'entend. Voilà, tu es dans la réalité, et puis, par lassitude tu passes de la réalité au rêve, et enfin tu quittes le rêve pour le néant



sans même t'en rendre compte. Tu t'es endormi. Le bon Dieu, dans son immense mansuétude, il est venu te reprendre. Pour te rendre comme tu étais avant que tu ne sois né, c'est-à-dire exactement comme si tu n'avais jamais existé.

Et c'est précisément ce qui était arrivé à Julien Péclard le 17 août 1968, par une belle soirée d'été, ni trop chaude ni trop froide. Il avait senti longtemps la chaleur du mur dans le dos, et puis il n'avait plus rien senti du tout, parce qu'il s'en était allé.

Rémy Rochat

